



# Journal de Roubaix

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

## ANNONCES & AVIS DIVERS.

Ce journal paraît deux fois la semaine, le mercredi et le samedi.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 fr. par an.  
Pour le dehors, les frais de poste en plus.

Un numéro : 25 centimes.

ABONNEMENT ET RÉDACTION :

**Au bureau du Journal, 20, rue Neuve,  
A ROUBAIX,**

Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

La rédaction recevra les articles signés indiquant l'adresse exacte de l'auteur, dans le cas où il y aurait à faire des observations.

Le Gérant responsable se réserve le droit d'examen.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

### ROUBAIX, 6 décembre.

Le *Moniteur* contient dans sa partie officielle :

Décret autorisant les Français y dénommés à accepter et à porter les différentes décorations qui leur ont été conférées par des souverains étrangers ;

Nomination d'un commissaire général de 2<sup>e</sup> classe dans le service colonial.

Dans la liste que contient le *Moniteur* des personnes autorisées à porter les insignes des décorations d'ordres étrangers, nous remarquons :

Ordre de Léopold (Belgique). — Grand-officier. — Le vicomte de Bois-le-Comte, général de division, à Lille.

Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand (Etats Romains). — Grand-Croix. — Le vicomte de Bois-le-Comte. — Commandeur. — M. Dierickx, directeur de la monnaie, à Paris.

Ordre d'Isabelle la catholique (Espagne). — Chevalier. — M. Derheims, vice-consul d'Espagne, à Calais.

### Chronique locale.

On est enfin parvenu à retrouver le cadavre du dernier ouvrier enseveli sous les débris de la filature détruite rue du Court-Debout. Hier soir, le corps en putréfaction de Pecqueux a été retiré de dessous les ruines, près du générateur dont l'explosion l'avait tué. Il était adossé au mur dans l'attitude d'un homme endormi, et il est très-probable que la mort l'a saisi pendant son sommeil et qu'il n'a pas fait un seul mouvement. Le cadavre a été mis dans un drap et transporté chez une sœur de Pecqueux, habitant la rue du Bleu-Mouton; ce matin, on le conduisait au cimetière de la ville.

### FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

6 DÉCEMBRE 1856.

### LE MEXICAIN. (1)

(SUITE.) — Voir le numéro du 3 décembre.

Une grande partie de la journée se passa en vaines conjectures et en projets plus vains encore : Pyrame ne revenait pas. Vers le soir, cependant, il reparut à sa place ordinaire et donna plusieurs signes de joie en regardant la prison : mais ce qui excita plus vivement la curiosité des malheureux captifs, ce fut un moine franciscain qui passa et repassa en jetant à la dérobée un regard vers la fenêtre et caressant chaque fois Pyrame, qui, bien loin de vouloir le mordre comme il faisait avec tous les passants, recevait ses caresses avec plaisir, et lui léchait les mains d'un air de soumission.

— En vérité, je n'y conçois rien, disait Bénégé, le bon père aurait-il un secret tout particulier pour apprivoiser les animaux ? Nous en aurions grand besoin avec ceux qui nous gardent, car notre dernière portugaise est coulée, et leurs politesses avec elle.

Dès qu'il fit jour, nos deux prisonniers retournèrent à leur observatoire et n'aperçurent ni le moine, ni le chien.

(1) La reproduction de ce feuilleton est interdite.

Un projet de loi qui intéresse nos populations du Nord, vient d'être présenté par le ministre de l'intérieur belge à la discussion des chambres de Bruxelles. Ce projet de loi modifie complètement la législation actuelle sur les denrées alimentaires. En présence de la baisse constante et progressive attestée par toutes les mercuriales des marchés de Belgique, le gouvernement a reconnu qu'il y avait lieu de rétablir en faveur des céréales le régime de la libre sortie. La sortie des pommes de terre seule serait prohibée.

Comme complément à ces mesures, les céréales importées de l'étranger et mises en consommation en Belgique, seraient uniformément et provisoirement soumises à un droit de bateaux de 50 c. par hectolitre, et le droit d'entrée sur le riz serait abaissé au même taux. Le droit d'entrée sur le bétail serait en outre fixé à 3 o/o par kilog. pour le gros bétail et à 1 o/o pour les autres.

Grâce à cette nouvelle loi, la Belgique pourra exporter en France l'excédant de sa récolte et amener une baisse sensible sur tous les marchés de notre département.

Un de nos concitoyens qui arrive de Paris, nous affirme avoir vu des agents de la municipalité placés à toutes les portes extérieures de la Bourse et qui avaient pour mission de prendre note du nombre des personnes qui y entraient, de une à trois heures. Plusieurs journaux assurent qu'il résulte de cette mesure, que le nombre des entrées a été de 10,000 vendredi dernier, de 11,000 samedi et de près de 12,000 lundi, jour de la liquidation.

En admettant en moyenne que le nombre des entrées puisse atteindre le chiffre de 8,000 chaque jour, et qu'il soit perçu un franc par entrée, cela fournirait un respectable revenu de deux millions quatre cent mille francs.

On pourrait même ajouter, sans craindre de se tromper, que ce chiffre ne pourrait qu'augmenter chaque année.

— Il faut qu'il y ait là quelque mystère, dit Télasco, je ne sais pourquoi la conduite de ce franciscain m'inspire de la confiance.

— Oui, pourvu que ce ne soit pas un familier de l'inquisition.

— Tes craintes sont ridicules.

— Je le désire, monsieur.

Cependant, ce jour et les deux suivants s'écoulèrent encore sans rien voir de nouveau. Télasco commençait à perdre l'espoir, lorsque Pyrame revint et au lieu d'attendre vis-à-vis la prison, se mit à gratter et à hurler à la porte, de manière à exciter l'attention du géolier. Celui-ci se disposait à le chasser, mais Télasco le conjura de laisser entrer son chien pour un moment.

— Vous ne nous refuseriez pas la visite d'un ami, lui dit-il, eh bien ! c'est le seul qui nous reste. Il ne demande qu'une caresse, vous le renverrez après.

Le concierge y consentit enfin et ouvrit la porte à Pyrame ; mais avant de le laisser communiquer avec son maître, il lui arracha un morceau de bois qu'il tenait dans la gueule et qui lui parut mystérieux ; mais le morceau de bois fut examiné, fendu, ouvert dans tous les sens, et l'on n'y trouva rien.

Pendant ce temps, Pyrame était entre le Mexicain et Bénégé, les accablant tous deux de caresses et leur présentant sans cesse le cou d'une façon extraordinaire.

— Que signifie ce mouvement presque convulsif ? dit Télasco, je ne lui ai jamais rien vu de semblable.

— Ni moi. C'est peut-être une habitude qu'il a prise au couvent.

— Cesse tes plaisanteries : il y a ici quelque chose de plus sérieux.

On lit dans l'*Echo* :

« La fête de Saint-Eloi a été célébrée lundi d'une façon inaccoutumée, dans l'estaminet de Saint-Pierre, à Moulins-Lille, par les mécaniciens et ouvriers des ateliers du dépôt du chemin de fer de Fives.

Cent-six personnes ont pris place, vers deux heures, à un banquet parfaitement ordonné ; à ces rudes travailleurs, à ces robustes appétits, il fallait de solides victuailles, aussi a-t-on vu disparaître comme par enchantement les gigots et les dindes dont la table était couverte.

À dix heures, la salle du festin était transformée en salle de bal ; des trophées de drapeaux masquaient les fenêtres, des lustres et des lampes-carcel en grand nombre illuminaient la salle, et tout autour il y avait une rangée de jeunes filles, souriant aux accords de l'orchestre, pour s'élaner ensuite dans le tourbillon de la valse ou des quadrilles. — Dans la salle de bal, comme dans la buvette, c'était une foule, une cohue indescriptibles, et cependant partout l'ordre le plus parfait, partout une tenue et une décence irréprochables. Malgré le dîner, la boueille obligée et l'enivrement d'un jour de fête et d'abandon complet, il n'y avait pas une tête chaude.

Au milieu du bal, une idée surgit à un ouvrier, le nommé Bauduin ; pendant qu'il s'amuse, d'autres souffrent, il faut songer à ceux-là. L'explosion d'un générateur vient de faire veuve une pauvre femme et cinq enfants orphelins ; une quête pourrait être faite. L'idée était bonne, quelques personnes, auxquelles l'ouvrier en fit part, l'approuvèrent, et bientôt Bauduin montait sur l'estrade de l'orchestre, et au milieu d'un profond silence, annonçait, en quelques paroles tirées du fond de son cœur, que chacun allait être assez heureux pour faire un peu de bien. Trois jeunes dames firent le tour du bal, et une somme de 48 fr. 30 c. fut recueillie. On voulut bien nous charger, nous, simple invité, de servir d'intermédiaire entre la veuve et les modestes bienfaiteurs ;

c'est une mission que nous avons été heureux et fier d'accomplir.

» Jusqu'à plus de quatre heures du matin on dansa ; la joie était rendue plus vive par la bonne action accomplie, et jusqu'au dernier moment l'ordre le plus complet n'a cessé de régner.

» C'était la première fois que semblable fête était organisée, et en disant que nulle part peut-être sur toute la ligne du chemin de fer on ne trouverait les éléments de pareille réunion, en remerciant, au nom de tous, les organisateurs qui ont débuté par un coup de maître, nous dirons que M. Mathias, l'honorable chef de tous ces travailleurs, devait être fier de se voir entouré d'une famille qui le comblait de témoignages de respect et de sympathie. »

Voici des renseignements exacts sur un terrible incendie qui a eu lieu à Douai :

Lundi soir, vers neuf heures, la cloche d'alarme annonçait un incendie hors de la porte de Paris. Ce signal venait un peu tardivement, car on savait en ville que, depuis sept heures, la fabrique de sucre de MM. Cambier, à Lambres, était la proie des flammes. Quoiqu'il en fût, au premier appel, toutes les pompes de Douai se dirigeaient promptement vers le lieu du sinistre. Une bonne partie des habitants et un millier d'hommes de la garnison s'y transportèrent également.

À l'heure où tout le monde arriva, le spectacle le plus désolant s'offrit aux regards. D'immenses bâtiments dont les murailles seules étaient restées debout étaient dévorés par le feu, dont la lueur s'apercevait à des distances énormes. Il était facile de voir que tout secours était devenu inutile, et qu'il fallait se borner à circonscrire l'incendie, de façon à protéger les bâtiments voisins. C'est en ce sens que furent dirigés tous les efforts ; chacun fit son devoir, et les progrès de l'élément furent arrêtés assez à temps pour qu'on n'eût pas à déplorer les grands malheurs qu'on avait craints pour un instant.

En disant ces mots, le Mexicain détachait le collier de son chien et le visitait avec la plus scrupuleuse attention. A force de recherches, il découvrit un papier très-mince, glissé entre le cuivre et la doublure. S'en saisissant, le dévorer des yeux, fut l'affaire d'une seconde. Voici ce qu'il contenait :

« Armez-vous de courage : on travaille à votre délivrance. Il faut qu'on y réussisse, puisque le hasard a ramené près de vous le plus désiré de vos amis.

» MAURICE. «

— O bonheur ! s'écria Télasco. Si Maurice est près d'ici, nous devons tout espérer. Mais comment se fait-il qu'au moment où je le croyais à Oletta...

— Qu'importe ! monsieur, l'essentiel est qu'il nous sauve : il nous expliquera le reste tout à son aise, quand nous serons libres.

Ils n'eurent que le temps de remettre le collier, car ils entendaient monter le concierge. Celui-ci était d'assez bonne humeur et ne se disposait pas à renvoyer Pyrame.

— Cette pauvre bête m'intéresse, disait-il, et si j'étais sûr qu'on n'en parlât pas au corrégidor...

— Oh ! je vous en prie, ne vous exposez pas à perdre votre place par une semblable débilité. Ce serait pour nous une grande consolation d'avoir ici ce bon animal ; mais je ne veux pas qu'il cause la disgrâce d'une personne aussi obligeante que vous.

Le véritable but du Mexicain était de ne pas se priver d'un messager aussi sûr et aussi fidèle, car il ne doutait pas que Maurice profiterait encore de ce moyen pour lui faire connaître le résultat de ses soins.

— En effet, pendant plusieurs jours, Pyrame

revint à la même heure, et fut chaque fois le porteur de quelque nouvelle missive, où l'on apprenait au Mexicain que l'on avait pris toutes les mesures préparatoires et qu'il ne s'agissait plus que de corrompre le géolier, ou, si l'on n'y pouvait parvenir, de tenter une évasion dont on lui donnerait les moyens.

Les choses étaient dans cet état, lorsque le géolier entra dans leur chambre avec l'air préoccupé.

— Qu'y a-t-il de nouveau ? demanda Bénégé.

— Quelque chose d'assez désagréable pour vous.

— Ah ! mon Dieu ! vous me faites trembler ! Est-ce que la sainte Hermandad...

— Il n'est pas question de cela. Le corrégidor vient de me faire appeler.

— Eh bien ?

— Il m'a dit qu'il avait reçu de l'alcade de la Corogne l'ordre d'y faire transférer les deux prisonniers qui ont été amenés par la frégate arrivée de la Vera-Cruz, attendu qu'il s'agissait de délits politiques de la compétence d'une autorité supérieure.

— Comment ! n'y aurait-il aucun moyen d'éviter ce voyage ?

— Aucun. Ce que j'y vois de plus fâcheux pour vous, c'est qu'il faudra recommencer votre interrogatoire à la Corogne, à Bilbao, et peut-être à Madrid.

— Juste ciel ! mais on va donc nous interroger toute la vie.

— C'est l'usage. Et vous sentez qu'il a aussi son bon côté.

— Oui, pour les juges ?

— Et pour les concierges. C'est pourquoi on y tient.

— Mon cher monsieur, ne pourriez-vous re-